



## Chapitre XV

### *Dépasser le paradoxe évolutionniste de la schizophrénie : Psychopathologie éthologique et adaptation perpétuelle*

Jérôme Englebert

*Je suis un schizophrène heureux  
Ma schizophrénie ressemble à de la poésie  
Je vis pour la nature*

L.S., le 24 février 2014.



### Introduction

La schizophrénie représente le prototype de ce que de nombreux auteurs (Berlim et al., 2003 ; Polimeni & Reiss, 2003 ; Adriaens, 2007, 2008) appellent un «paradoxe évolutionniste». L'on peut en effet se demander pourquoi, si l'on s'en tient à la logique de l'évolution darwinienne communément admise, la sélection naturelle conserve un génotype susceptible d'altérer la qualité de vie de son porteur. Il est de prime abord difficile d'identifier des «avantages» adaptatifs, à tout le moins au niveau individuel, à présenter la sémiologie schizophrénique alors que de tels avantages peuvent être mis en évidence pour de nombreuses autres psychopathologies<sup>1</sup>. Le propos de ce chapitre consiste à démontrer qu'en ce qui concerne la schizophrénie – entité psychopathologique «à part» –, plutôt que de chercher une réponse à une telle question, il s'agit de la poser différemment voire, plus fondamentalement, de conclure à la nécessité d'en venir à d'autres *formes* d'interrogations. Notre propos ne consistera pas à *résoudre* l'impasse annoncée mais

1. Les travaux d'Albert Demaret (1979) ont démontré de façon claire cette dimension adaptative des troubles psychiques. Citons, entre autre, l'anorexie mentale, le trouble bipolaire, la psychopathie, l'hystérie ou encore le trouble obsessionnel compulsif.





## ADAPTATION

à la *dissoudre*. Pour ce faire, il s'avérera nécessaire de mobiliser une réflexion épistémologique des fondements évolutionnistes guidant la méthode d'analyse de l'ensemble de l'ouvrage.

Le schizophrène se laisse comprendre grâce à un dépassement du cadre conceptuel de la psychiatrie évolutionniste – restant à butter sur son paradoxe – et, selon un mouvement superposable mais parallèle, le schizophrène contraint à la proposition d'un nouvel *épistème* permettant d'aboutir à de nouvelles perspectives analytiques. Nous avons déjà nommé ce *dépassement* de la « psychiatrie évolutionniste » par le cerclage disciplinaire de la « psychopathologie éthologique » (Englebert & Follet, 2014).

Pour réaliser cet exercice, nous discuterons d'abord des principaux modèles explicatifs du trouble schizophrénique selon la psychiatrie évolutionniste. Nous montrerons ensuite que la difficulté inhérente à ces modèles « classiques » est de reposer sur une compréhension *princeps* de la schizophrénie qui s'avère superficielle et partielle. Le « concept fondateur » de schizophrénie énoncé par les nosographies internationales (DSM-IV et DSM-5), dont se contentent les propositions de la psychiatrie évolutionniste, peut être dépassé grâce à un détour par la psychopathologie phénoménologique. Cette nouvelle étape nous permettra de proposer un modèle de compréhension d'une schizophrénie envisagée sous un jour nouveau, c'est-à-dire en nous préoccupant davantage de l'impasse relationnelle et identitaire caractéristique et de la *crise de la subjectivité* qui marquent ces sujets. Ce dépassement de la symptomatologie aura pour effet de révéler un intérêt pour la sensation et le vécu corporel des personnes schizophrènes. Ce n'est qu'alors, armé de cette nouvelle considération du sujet schizophrène, que nous énoncerons les balises d'une « psychopathologie éthologique » propre à reconsidérer les matériaux de l'évolutionnisme et de l'éthologie dans le but d'éclairer le spectre de la schizophrénie.

### 1. Une schizophrénie embourbée dans son paradoxe

Pour résoudre l'impasse dans laquelle nous mène le paradoxe évolutionniste de la schizophrénie, plusieurs auteurs (voir notamment Stevens & Price, 2000 ; Miric, 2012) ont cherché les aspects adaptatifs de ce trouble à travers les caractéristiques des personnalités schizoïdes et schizotypiques. Ceci sous-entend qu'ils les envisagent comme une forme atténuée de la schizophrénie, en amont de celle-ci sur un continuum reprenant le retrait social et l'étrangeté de la pensée. La plus célèbre de ces hypothèses est celle que l'on nomme « hypothèse de la séparation de groupe » (*group-splitting hypothesis*) (Stevens & Price,



2000). Cette théorie met en avant le fait que les groupes sociaux peuvent croître pendant un temps, jusqu'au moment où ils atteignent une taille critique, trop importante pour que leurs besoins puissent être adéquatement satisfaits. La scission qui s'ensuit rend nécessaire (et salvatrice) l'émanation d'un leader capable de guider l'un des groupes émergeant. Des caractéristiques issues des personnalités schizotypiques peuvent consolider le *leadership* de certains, leur donnant l'impulsion nécessaire pour être considérés comme guides par la majorité du groupe. Stevens et Price suggèrent que ce phénomène sera particulièrement présent si le groupe traverse un moment de crise. Dans le cas d'une crise sociale ou économique, par exemple, une méfiance généralisée se développe vis-à-vis des « autres » qui sont désignés comme responsables des problèmes. Un *leader* qui soutient (ou invente) ce sentiment, et qui propose des solutions innovantes – même si celles-ci sont déroutantes – pour résoudre l'impasse dans laquelle se trouve le nouveau groupe ainsi constitué, a d'autant plus de chances d'être écouté. Stevens et Price (2000) illustrent ce point par un exemple extrême, celui de la montée au pouvoir d'Adolf Hitler dans l'Allemagne des années 30 qui se relevait difficilement de la défaite de la Première Guerre Mondiale.

Les traits *schizotypiques* peuvent être à l'origine de nouvelles croyances et d'une nouvelle vision du monde et, selon Stevens et Price, plus la croyance sera « bizarre », plus la cohésion du nouveau groupe sera forte – c'est ce que l'on observe notamment dans la plupart des sectes. Les leaders capables de penser différemment, avec des associations étranges et s'éloignant des conventions, sont dès lors plus efficaces.

La tendance *schizoïde*, caractérisée par le retrait social, est également importante, puisque le leader doit se détacher de son groupe d'origine pour en fonder un nouveau. Les personnes présentant ces traits de caractère n'auront pas peur d'être seules, ni de subir les critiques d'autrui. Elles pourront plus facilement – avec plus de détachement – se séparer du groupe originel. C'est, selon ces auteurs, ce qui nous permettrait de comprendre pourquoi de telles caractéristiques se sont maintenues au cours de la phylogenèse.

Cette hypothèse met en évidence le caractère adaptatif de troubles de la personnalité rappelant le spectre de la schizophrénie, mais n'identifie pas le phénomène déclencheur de la pathologie schizophrénique en tant que telle. Stevens et Price (2000) font ici intervenir la question du rang social. Lorsque toutes les tendances propres aux personnalités schizotypiques et schizoïdes amènent la personne à un certain *leadership*, son statut social s'en trouve élevé, et les menaces d'exclusion hors du groupe s'atténuent. Par contre, si ce charisme n'est pas identifié par le groupe d'appartenance, l'impression perçue est plutôt celle d'un rejet, et donc d'une chute dans la hiérarchie sociale. Se sentant menacé d'exclusion,



## ADAPTATION

l'individu se retire petit à petit des interactions groupales. Ce « leader incompris » risque alors de développer des symptômes dépressifs ou, s'il présente une prédisposition génétique, une schizophrénie (ou un trouble schizo-affectif). Selon cette hypothèse, que nous proposons de retenir, le schizophrène serait *un leader privé de son groupe*.

Selon un raisonnement similaire, Miric (2012) identifie à la personnalité schizotypique une proximité avec les pratiques de chamanisme. Soulignons que ce lien est également réalisé pour la schizophrénie par Polimeni et Reiss (2003). La faculté propre au chaman de se revendiquer capable de communiquer avec « l'autre monde », qui pourrait être superposable à une manifestation de la schizotypie, aurait pour fonction de réduire l'anxiété du groupe face à ces questions existentielles. Cette faculté de prendre ces questions ontologiques en considération est certainement typiquement schizophrénique. Nous pouvons, une première fois, évoquer L. Sass (1992) qui suggère que la question métaphysique par excellence selon Heidegger « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » soit l'un des centres d'attention essentiels de l'existence schizophrénique. Le chaman, comme le schizotypique, cristalliseraient un nombre important d'angoisses liées aux phénomènes spirituels et permettraient aux membres du groupe de s'épanouir au-delà de ces tracas. L'ensemble de ces hypothèses repose sur le *modèle dimensionnel*, consistant à associer les caractéristiques adaptatives à des versions « atténuées » du trouble.

D'autres hypothèses, sur le *modèle du compromis et du pacte social implicite* (Englebert & Follet, 2014), discutent de la schizophrénie comme étant le prix à payer pour une évolution cérébrale optimale au niveau de l'espèce. La plus répandue de ces hypothèses est celle qui met en lien schizophrénie et développement du langage (Crow, 2000, 2008 ; McGuire & Troisi, 1998 ; Berlím et al., 2003). La schizophrénie et le langage seraient tous les deux liés aux changements génétiques qui ont marqué l'évolution de l'espèce humaine. La schizophrénie serait une anomalie génétique apparue il y a 10 à 15 000 ans – c'est-à-dire relativement récemment dans l'histoire de l'évolution humaine. Elle aurait pris son origine en Afrique, au moment des grandes migrations d'*Homo Sapiens*. C'est la raison pour laquelle on donne souvent à cette théorie le nom d'« *Out of Africa* »<sup>1</sup> (Workman & Reader, 2004). Cette théorie fait reposer ses arguments sur les dysfonctions de latéralisation cérébrale (fonctionnement différentiel des hémisphères cérébraux droits et

1. Un lien peut bien sûr être établi avec la théorie du « *group-splitting* », puisque celle-ci explique également à sa façon la répartition des populations humaines sur l'entièreté du globe au départ de l'Afrique. On constate donc que ces deux hypothèses compréhensives de la schizophrénie, bien que reposant l'une sur le modèle dimensionnel et l'autre sur celui du compromis, se complètent.



gauches) que l'on constate chez les schizophrènes. La conséquence de ces dysfonctions s'exprime à travers la difficulté pour ces patients de traiter leur propre langage interne sub-vocal de façon normale, difficulté se manifestant à travers les symptômes positifs (hallucinations et délires).

À la lecture de ces hypothèses compréhensives de la schizophrénie développées par la psychiatrie évolutionniste, l'on peut constater qu'elles ne réussissent que partiellement à dépasser le paradoxe évolutionniste propre à ce trouble. En effet, les avantages adaptatifs identifiés ne parviennent jamais à être attribués au sujet schizophrène en tant que tel. Il s'agit soit d'un avantage pour la forme atténuée (personnalité schizotypique ou schizoïde), soit pour le groupe. Ces théories ne peuvent être considérées que comme des modèles partiels, pour lesquels nous pouvons aisément reconnaître des éléments spéculatifs et, pour certaines, des réflexions «tirées par les cheveux» pouvant donner l'impression d'une recherche coûte que coûte de l'adaptation<sup>1</sup>.

Nous pouvons par ailleurs observer que les différentes théories que nous venons d'énoncer reposent toutes sur une conception néo-kraepelinienne de la schizophrénie – c'est-à-dire celle que véhiculent le DSM-IV et le DSM-5 – puisqu'elles se focalisent sur les symptômes dits caractéristiques du trouble, à savoir principalement le délire, l'hallucination et la méfiance paranoïde. Ainsi, ces explications relèvent bien de la *psychiatrie* évolutionniste. L'hypothèse qui guide la méthode *psychopathologique* que nous allons maintenant aborder consiste plutôt en l'identification d'une structure logique sur laquelle repose le vécu schizophrénique, et non pas en la focalisation sur certains symptômes.

## 2. Qu'est-ce que la psychopathologie ?

Une alternative à cette forme d'impasse serait, au lieu de partir d'une nosographie, de s'inspirer de la réalité clinique. Il s'agit là d'une des grandes forces de l'œuvre de Demaret (1979) que d'initier ses réflexions de la sorte. Cette piste nous semble plus que prometteuse et de nature à favoriser l'émergence de la perspective psychopathologique. Cette dernière dépasse la nosographie stricte pour rechercher la *structure* ou la *logique* psychopathologiques. C'est-à-dire faire la «psychologie du pathologique», pour reprendre les mots de Minkowski (1966). Cette dernière repose sur le postulat commun à toute démarche

1. Gould et Lewontin (1979) dénoncent à ce propos le «paradigme de Pangloss» en psychologie et psychiatrie évolutionnistes, qui serait le raisonnement selon lequel tout trait existant possède forcément une valeur adaptative. Voir également Englebert et Follet (2014).



## ADAPTATION

phénoménologique de l'observation des choses mêmes. C'est, selon nous, à travers la notion d'*observation* que se révèle le « point pivot » justifiant une proximité de fond entre méthodes phénoménologique et éthologique – cette dernière devant être considérée comme la méthode d'*observation* du comportement en milieu naturel<sup>1</sup>). A. Demaret, éthologue assumé et selon nous phénoménologue s'ignorant, formule remarquablement cette synthèse :

[...] jeune étudiant en médecine, désireux de commencer la formation de psychiatre, nous avons ouvert un manuel trouvé par hasard dans les rayons d'une librairie, et dont l'auteur conseillait, dans les premières pages, de partir à la rencontre des malades mentaux, sans aucune formation théorique préalable. C'est ce que nous avons fait, commençant "naïvement" notre carrière d'interne en psychiatrie en allant voir les malades : les catatoniques, maniaques, paraphrènes et autres grands délirants dans les asiles. L'éthologie, elle aussi, suppose une certaine expérience préalable de l'observation naturaliste sur le terrain. Nous inciterons donc ceux de nos lecteurs qui n'ont encore rien lu en éthologie et en psychiatrie, d'aller eux aussi à la découverte, dans la nature et dans les instituts psychiatriques, s'ils le peuvent, avant de lire, et de ne pas procéder inversement, comme cela se fait généralement. La démarche que proposait Baruk (1950), auteur de ce premier manuel de psychiatrie que nous avons eu dans les mains, était fondamentalement éthologique : observer, sans a priori, avant toute chose (Demaret, 1979, p. 17-18).

C'est au prix de cette volonté d'observer le phénomène au-delà de tout *a priori* théorique que l'« étho-phénoméno-logue » parvient à identifier les structures logiques de l'organisation psychopathologique<sup>2</sup>.

Il est important de noter que nous utilisons le terme de structure selon la tradition de la psychopathologie phénoménologique (voir, par exemple, Minkowski, 1927 ; Stanghellini, 2006), et non selon la tradition psychanalytique. Ainsi, par structure, il ne faut pas comprendre une prédétermination psychopathologique qui agirait comme un noyau vecteur de décompensation, à l'instar des structures psychotiques et névrotiques. La structure psychopathologique telle que nous l'entendons est plutôt cette charpente dynamique qui révélera la symptomatologie

1. Dans l'étude que nous avons consacrée à la *Psychopathologie de l'homme en situation* (Englebert, 2013), nous suggérons qu'il est probablement plus pertinent de substituer à la notion de « milieu naturel » celle de « situation ». Voir également Englebert et Follet (2014).  
2. Par exemple, Le modèle compréhensif de l'anorexie développé par Demaret (1979) est un modèle de cette mise en évidence d'une structure organisatrice du trouble. Le comportement de l'anorexique qui retient l'attention de Demaret est l'altruisme alimentaire, qui peut être considéré comme « la composante la plus fondamentale du syndrome alors que la perspective médicale mettant l'accent sur le refus alimentaire et la perte de poids qui en découle empêche de reconnaître d'emblée la valeur adaptative du syndrome entier » (Demaret, 1979, p. 152, mis en italique par nos soins).





fondamentale du trouble. Si nous reprenons le cas de la schizophrénie, c'est cette recherche de la structure psychopathologique qui a conduit Minkowski (1927) à identifier une « perte de contact vital avec la réalité » en tant que « trouble générateur » de l'existence schizophrénique. Cette proposition est superposable à celles de Blankenburg (1971) qui fonde la schizophrénie sur le principe de la « perte de l'évidence naturelle », ou encore de Stanghellini (2006) qui évoque la « psychopathologie du sens commun » comme élément caractérisant la condition primordiale de rupture et de vulnérabilité anthropologique inhérente à ces sujets. Nous avons également proposé que ce trouble ontologique soit inscrit dans un temps particulier – le quotidien sans processus – un espace spécifique – une défaillance dans les processus de territorialisation – et dans un vécu somatique caractérisé par un trouble du corps commun (Englebert, 2013). L'ensemble de ces hypothèses conduit à la remise en cause de la focalisation sur les symptômes dits « caractéristiques » tels que l'hallucination et le délire. À l'heure actuelle, ces perspectives trouvent leur apogée dans les travaux de L. Sass (1992, 2001, 2014 ; Sass et Parnas, 2003 ; Englebert, 2013b) consacrés à l'« hyper-réflexivité » schizophrénique en tant que structure de fond de ce trouble.

De manière concise, l'hyper-réflexivité est la tendance à interroger de façon explicite et rigide les phénomènes implicites et préréflexifs reliés à la conscience de soi, aux sensations corporelles et aux interactions avec l'environnement. Le propre du schizophrène serait donc de douter continuellement de ses expériences et des manifestations du monde qui l'entoure. Voici un exemple issu de notre pratique clinique afin d'illustrer cette manière particulière d'*être-au-monde* :

*« C'est d'abord à son travail (employé de bureau) que Paul, 34 ans, commence à s'interroger « en profondeur » sur son rapport au monde. Ces interrogations « fondamentales » l'angoissent beaucoup mais il dit ne pas pouvoir s'en départir. Il se doit de se poser ces questions qui ont une « importance considérable aux yeux de l'humanité ». Son rapport au monde et aux choses change. Il confie, depuis ce premier épisode de décompensation qu'il peut parfaitement situer dans le temps, ne plus être le même, être un être « beaucoup plus profond » ».*

Le sujet schizophrène identifie une valence communicationnelle à certains phénomènes qui en sont pourtant dénués aux yeux de l'organisation sociale. Dès lors, c'est bien au sens *commun* qu'échappe le schizophrène, et non pas au sens en général. Ces hypothèses permettent l'intégration des expériences corporelles anormales (Stanghellini *et al.*, 2012), classiquement associées à cette entité psychopathologique. Elles mettent également en lumière le fait que la schizophrénie est avant tout un trouble de la relation et du vécu social. Il faut en effet bien préciser que l'hyper-réflexivité est bien plus qu'une configuration particulière



## ADAPTATION

de l'attention ou un état de conscience transitoire. Il s'agit plutôt d'un mode d'*être-au-monde* caractéristique de l'individu schizophrène qui a un impact décisif sur le rapport que le sujet entretient avec lui-même et son monde émotionnel (son identité), sur les échanges avec autrui et sur l'adaptation à son environnement.

### 3. Conscience sociale et « dernière » hypothèse évolutionniste

Nous pouvons maintenant reprendre notre réflexion évolutionniste sur la schizophrénie en lui faisant passer le cap de la psychopathologie. Pour cela, un détour doit nécessairement être fait par les propositions très originales de Burns (2006, 2007, 2009, 2011, 2016) qui, suivant un raisonnement similaire au nôtre, retourne jusqu'aux notions de corps et d'intersubjectivité développées par Merleau-Ponty. En suggérant la prise en considération de l'intercorporité, l'on peut en arriver à modéliser l'existence d'une *conscience sociale*. En s'inscrivant également dans la lignée de la psychopathologie phénoménologique, Burns identifie, à travers ce concept novateur, l'altération chez le sujet schizophrène de cette disposition nécessaire aux échanges sociaux et au partage d'un sens commun.

Cette vision des choses permet d'envisager la résolution du paradoxe évolutionniste de la schizophrénie d'une façon différente et décisive pour notre propos. En effet, si l'on tient compte de la critique énoncée par Adriaens (2007, 2008) à propos de ce paradoxe, on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il suggère que les impasses dans lesquelles échoue la réflexion évolutionniste sur ce trouble reposent surtout sur une mauvaise compréhension de ce dernier. Cet auteur démontre que la notion de schizophrénie est un concept « fourre-tout » reflétant une apparente hétérogénéité de l'entité. Adriaens termine d'ailleurs sa réflexion en précisant que la schizophrénie, *telle que nous la connaissons actuellement*, n'a pas d'histoire évolutionniste. Burns (2006, 2007, 2009, 2011, 2016) souligne ce constat et suggère, selon nous à raison, qu'il est exact de continuer à parler de schizophrénie en tant qu'entité, mais qu'il convient d'en reprendre la définition.

La schizophrénie ne met-elle pas en évidence, par la présence même de ce trouble relationnel généralisé (perte de sens commun, perte de l'évidence naturelle, hyper-réflexivité), la racine sociale de notre conscience et de notre existence ? Nous pensons d'ailleurs que le mode d'*être-au-monde* schizophrénique manifeste une « étape de pensée ». C'est une philosophie, certes excessive, que propose, sans pouvoir se départir de tels actes de réflexion, le schizophrène. Son expression nous





permet, par ses excès et par ses défaillances, d'améliorer notre définition de la conscience humaine. Toute science ou philosophie qui se donne pour objectif de comprendre la conscience en tant qu'enracinement dans le monde, ne peut faire l'économie d'un détour par la schizophrénie.

Sans le revendiquer ouvertement, Burns (2006, 2007, 2009, 2011, 2016) réussit habilement le passage de la psychiatrie à la psychopathologie, se détournant des symptômes exprimés sur un mode individuel pour se pencher sur une véritable phénoménologie de l'aliénation sociale. Son hypothèse est que les altérations liées à la schizophrénie sont indissociables des structures et processus du fonctionnement social. Il suggère que l'existence schizophrénique serait le prix à payer sur un mode individuel pour la constitution sociale de l'espèce. Concrètement, Burns estime que les origines génétiques de la schizophrénie et d'un fonctionnement social harmonieux sont identiques, et que l'apparition de la pathologie au niveau phénotypique est due à l'interaction entre ce «pool génétique» et l'environnement.

Ce modèle – qui présente la grande qualité de considérer la schizophrénie sous un jour nouveau – souffre en fin de raisonnement d'une contradiction inhérente à la volonté de persévérer dans une perspective évolutionniste stricte. En effet, pour ne pas avoir à remettre en question ce paradigme, il procède à un «saut qualitatif» qui consiste à faire de l'aspect social de la schizophrénie une qualité adaptative pour l'espèce humaine sans parvenir à véritablement justifier cette proposition. Il est de fait difficile de comprendre en quoi, d'un point de vue évolutionniste, les particularités sociales du schizophrène et de la société sont à ce point interdépendantes. La contradiction que révèle ce saut qualitatif inexplicé ne nécessite-t-elle pas un dépassement du paradigme évolutionniste? D'une *psychopathologie évolutionniste* – qu'incarneraient selon nous les travaux de Burns –, nous proposons de transiter vers une matière qui l'intégrera tout en la dépassant: la *psychopathologie éthologique*.

#### 4. Le modèle de l'adaptation perpétuelle

L'évocation des arguments classiques de la psychiatrie évolutionniste nous conduit à constater que toute tentative de résolution du paradoxe évolutionniste reste vaine. La raison principale de cet échec, comme le suggère Adriaens (2007, 2008), est une compréhension partielle de la schizophrénie, qui représente une entité nosographique trop hétérogène lorsqu'elle est comprise selon les conceptions nosographiques superficielles des classifications internationales. Ces hypothèses de la

## ADAPTATION

psychiatrie évolutionniste ont toutefois le mérite d'avoir mis en évidence le rôle que peut jouer le schizophrène – ou plus précisément des personnes atteintes de formes atténuées, comme le schizotypique ou le schizoïde – au sein du groupe. À lire ces hypothèses, nous parvenons à formuler un constat, certainement porteur d'un point de vue clinique, considérant le schizophrène comme un « leader sans groupe ». Malgré cet apport, nous ne pouvions nous résoudre à cette définition au mieux incomplète de la schizophrénie, et sommes allés chercher du côté de la psychopathologie phénoménologique les ressources pour définir différemment cette entité. Celle-ci propose de considérer la schizophrénie comme une configuration existentielle caractérisée par la perte de l'évidence naturelle, par la perte du sens commun, et par un contact hyper-réflexif avec l'environnement et autrui. C'est de cette conception moderne de la schizophrénie qu'est parti Burns (2006, 2007, 2009, 2011, 2016) pour modéliser ce qu'il appelle la conscience sociale, qui serait l'« alibi évolutionniste » permettant de déjouer le paradoxe. Ce dernier modèle demeure selon nous perfectible au niveau du « saut qualitatif » qui préserve l'ancrage évolutionniste mais se révèle difficilement justifiable d'un point de vue logique. Il est en effet délicat de comprendre l'interdépendance postulée entre les troubles sociaux du schizophrène et la conscience sociale commune aux êtres humains. Si nous pouvons être d'accord pour dire qu'ils reposent sur la même racine, il est en revanche plus difficile de comprendre le lien évolutionniste faisant de l'un le prix à payer pour l'autre. Le modèle de Burns repose donc sur une conception intéressante de la schizophrénie, mais peine à s'émanciper du paradigme évolutionniste. S'il faut pouvoir conserver les apports essentiels de ce dernier, il est également nécessaire pour comprendre la schizophrénie d'interroger un niveau logique supérieur. L'hypothèse originale que nous proposons consiste au renoncement de l'identification d'une valence adaptative grâce à la recontextualisation ou la plus-value groupale. Le schizophrène nécessite une prise de position « méta », qui consiste à faire du processus d'adaptation en lui-même la structure psychopathologique de fond de cette entité.

Nous proposons comme ultime étape à notre raisonnement (dont on retrouve la synthèse dans le Tableau I) un nouveau renversement de *perspective* révélant les notions d'« adaptation à vide » et d'« adaptation perpétuelle » – et nous expliquerons pour quelle raison nous préférons cette appellation. Notre idée est de considérer le trouble schizophrénique, en lui-même, comme source de la « maladaptation » et de faire du processus d'adaptation la *structure* psychopathologique de fond de cette entité. Le problème d'adaptation n'est donc pas préexistant au trouble, il est le trouble lui-même. Aussi, nous ne proposons plus de chercher la dimension adaptative des conduites schizophréniques, mais suggérons

## DÉPASSER LE PARADOXE ÉVOLUTIONNISTE DE LA SCHIZOPHRÉNIE

de considérer ces dernières et plus généralement leur mode d'*être-au-monde*, comme une tentative continue, et constamment échouée, de s'adapter. Le schizophrène est donc un être qui n'en finit pas de rechercher l'adaptation. Cette « adaptation à vide » rappelle l'« activité à vide » présentée par de nombreuses espèces animales. Il s'agit de la « manifestation spontanée d'un comportement normalement suscité par des stimuli externes, en l'absence de ces derniers » (Immelmann, 1990, p. 16). De telles activités à vide « pures » – où l'on pourrait garantir l'absence complète de tout stimulus – sont assez rares, mais l'on peut toutefois citer l'exemple d'un oiseau, le tisserin, « qui accomplit à l'occasion ses mouvements complexes de construction du nid en l'absence de brin d'herbe et d'un quelconque objet de remplacement » (*Ibid.*). L'on peut suggérer une analogie entre ce dernier comportement et les conduites schizophréniques, qui peuvent parfois apparaître incompréhensibles, mais traduisant selon nous ce processus continu d'adaptation<sup>1</sup>.

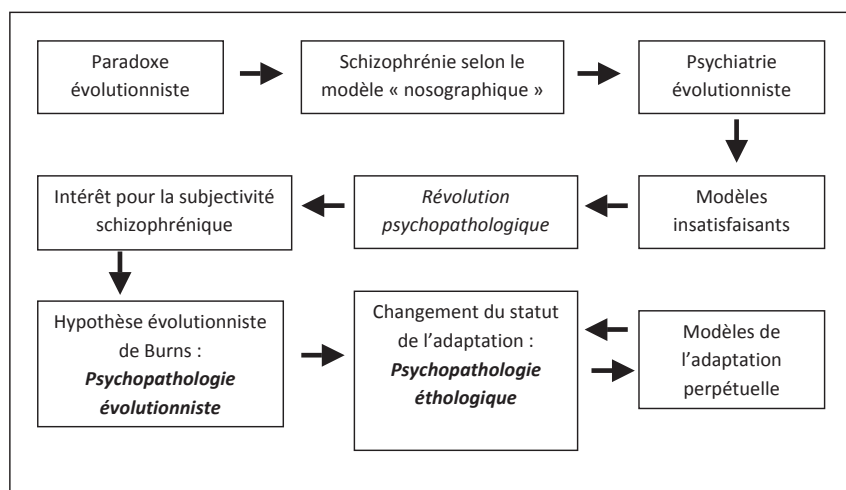


Tableau 1.

L'adaptation à vide a également pour effet de perturber un processus primordial à l'être humain qui est la *territorialisation*. Les travaux que Deleuze et Guattari (1980, 1991) consacrent à la ritournelle et à la territorialisation sont de ce point de vue éclairants; tant par leur mise en évidence de ce processus chez l'homme que par l'identification des ratés de ce processus – ce qu'ils appellent les *déterritorialisations* relative

1. Sans qu'il ne s'agisse ni de l'objectif de notre démonstration, ni de son aboutissement, les symptômes hallucinatoires trouvent ici une sorte d'équivalence dans le règne animal.



## ADAPTATION

et absolue. Le sujet territorialisant est un sujet qui produit des *actes* (la ritournelle) conduisant à l'adaptation (qui est un processus dynamique et non un état). Par ailleurs, cette machinerie se produit en réverbération avec la prise en compte des autres sujets, armés des mêmes pouvoirs de territorialisation. L'espace investi est une affaire de relations et de distances avec autrui, de territoires faits de nombreux sujets territorialisants :

Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte (Deleuze et Guattari, 1980, p. 393).

De plus, le sujet doit être en mesure de quitter son territoire : il ne pourra nommer ce dernier de la sorte que s'il a l'assurance de pouvoir y revenir par la suite, ou *a minima* de pouvoir le re-territorialiser. Un espace territorialisé n'est jamais acquis, les actes de ritournelle nous permettent de l'entretenir mais aussi d'en créer de nouveaux. L'équation temps-territoire est également à la source du sentiment de nostalgie caractérisant les pensées tournées vers un territoire ancien, que l'on ne retrouvera plus ou à tout le moins sous une forme modifiée. Les modes de territorialisation marquent au fond notre caractère ; le degré de flexibilité territoriale révèle certainement différents aspects de la personnalité de tout un chacun. Là où d'aucuns auront besoin d'un quotidien répétitif et rassurant, d'autres seront plus entreprenants, plus aventuriers, osant explorer sans cesse de nouvelles contrées.

Deleuze et Guattari suggèrent déjà que le schizophrène propose une logique toute particulière en matière de comportement territorial : « Il y a tout un art des poses, des postures, des silhouettes, des pas et des voix. Deux schizophrènes se parlent, ou déambulent suivant des lois de frontière et de territoire qui peuvent nous échapper » (*Ibid.*, p. 393). Cette citation suggère clairement, et à raison, qu'il y a un processus de territorialisation, mais que celui-ci échappe à autrui. La territorialisation ne peut être, dans ce cas, partagée. Le schizophrène ne parvient pas à inclure les autres sur son territoire, ou peut-être sont-ce les autres qui ne comprennent pas sa manière de s'approprier l'espace. Les modes d'adaptation schizophrénique nous échappent. Ce constat nous permet de mieux comprendre encore l'hypothèse à laquelle nous nous attachions consistant à faire du schizophrène un leader incompris, dont le groupe ne l'aurait pas suivi, n'aurait pas repéré l'originalité de son adaptation. Bonfils (1987) en donne la formule la plus réussie en proposant qu'il s'agisse d'un « Roi sans royaume ». Le schizophrène nous le dit pourtant



depuis longtemps à travers le délire de filiation : il se dit l'héritier d'un trône, l'ami proche de tel homme de pouvoir ou parfois, plus simplement, l'incarnation de Dieu. Il n'empêche que le schizophrène demeure incompris quant à ses modes de territorialisation. Le sens commun qui accompagne ce processus fondamental d'adaptation est perdu, fonctionne à vide et ne peut rencontrer les règles du compromis social.

Ces hypothèses sont également proches de celles émises par Vieira (1972, 1974, 1982, 1991) qui suggère que :

Dans l'évolution de la schizophrénie, tout se passe comme si le schizophrène était l'homme qu'un vecteur inconnu déplacerait sans cesse vers la frontière de son territoire. Le malade atteint de schizophrénie se comporte en quelque sorte comme l'animal dont le territoire se rétrécit et qui devient en conséquence menacé par des intrus. Ou plutôt, il se comporte comme s'il commençait à ne pas reconnaître les repères de son propre territoire, étant poussé vers son bord – tellement qu'il serait de moins en moins rassuré, à la limite de son camp (Vieira, 1974, p. 68-69).

Cet auteur prend comme témoin comportemental de ce constat les postures catatoniques – à ce jour généralement masquées par l'effet des neuroleptiques – pour identifier également une forme d'activité à vide. Il précise que, chez les schizophrènes, les « automatismes et stéréotypies s'avèrent pareils à des déclencheurs ritualisés (chez les espèces animales, les mouvements dérivés – mouvements d'intention, activités de déplacement – ont aussi tendance à évoluer vers des rituels) ailleurs utiles, devenus ici parasitaires et sans fonction » (*Ibid.* p. 75). Par ailleurs, Vieira souligne également que « s'il arrive que tel individu considéré ne puisse plus retrouver [...] son espace territorial, alors sa syntonie physique, sociale, psychique avec ceux de son espèce est empêchée, et tout son comportement se trouble du fait de sa « déterritorialisation » » (*Ibid.*, p. 64). Ce raisonnement nous montre une fois de plus qu'évoquer le territoire ne peut se faire sans tenir compte des interactions qui s'y jouent. Aussi, sur ce point, nous sommes en accord avec Burns et son hypothèse de la conscience sociale, mais parvenons, grâce au modèle de l'« adaptation à vide », à dépasser les limites évolutionnistes pour comprendre la schizophrénie.

Enfin, il nous reste à expliquer pourquoi nous préférons « perpétuelle » à « à vide » pour qualifier le processus d'adaptation schizophrénique. Il faut pour cela procéder de nouveau à un bref passage par la psychopathologie phénoménologique et prendre comme modèle celui de Sass concernant l'*hyper-réflexivité* (1992, 2001, 2014 ; Sass et Parnas, 2003 ; Englebert, 2013b). Le chemin, court mais peut-être décisif, reliant « adaptation à vide » et « adaptation perpétuelle » est, dans notre esprit, le même que celui parcouru par Sass lorsqu'il part des



## ADAPTATION

notions de «rationalisme *morbide*» de Minkowski (1927) et de «*perte* de l'évidence naturelle» (Blankenburg, 1971) pour rejoindre la définition de l'*hyper-réflexivité* schizophrénique. Ces trois notions mettent le doigt sur un même mécanisme qui révèle un mode de contact spécifique avec le monde. Toutes trois identifient que des phénomènes *a priori* implicites et préréflexifs dans le rapport que le sujet entretient au monde se révèlent être des *problématiques* de l'existence schizophrénique. Les premiers points de vue suggèrent que le sujet a *perdu* quelque chose ou que ce processus est frappé par la *maladie*<sup>1</sup> ; ce nouveau point de vue suggère une activité «*en plus*»<sup>2</sup>. Peut-être de façon excessive, au risque d'en affecter son existence, le schizophrène parvient à se poser des questions que nous avons depuis longtemps décidé de considérer comme réglées. Il cherche des nouveaux modes d'adaptation qui apparaissent au mieux originaux, au pire pathologiques, mais, chemin faisant, il interroge des phénomènes fondamentaux, *perpétue*<sup>3</sup> l'acte de réflexion d'une profondeur parfois abyssale. De ce point de vue, l'on peut suggérer que si la loi de la sélection naturelle perpétue l'existence schizophrénique, cela n'a pas plus de sens pratique que de continuer à faire de la philosophie. Ou plutôt, c'est lorsque l'on comprend (ou accepte) que la philosophie a une raison d'être que l'on peut saisir la raison d'être schizophrénique et l'«adaptation perpétuelle» dans laquelle il est embarqué.



## Conclusion : la psychopathologie éthologique

C'est finalement l'adaptation schizophrénique, ou plutôt la mise en évidence d'une activité paradoxale à ce niveau (adaptation fonctionnant

1. L'adjectif «morbide» retenu par Minkowski renvoie à la notion de maladie. Le rationalisme qu'il évoque – qui traduirait cette tendance schizophrénique à interroger des phénomènes d'une façon rationnelle alors que la dimension émotionnelle serait évacuée (hypothèse que développe également Sass) – serait empreint de *pathos* et irrémédiablement frappé par la notion de désordre et de trouble. Cependant, le mot italien «*morbido*» issu de la même racine latine, renvoie-lui aux notions de «mou», de «souple», voire de «délicat» et d'«harmonieux». Cette seconde piste étymologique, qu'à notre connaissance Minkowski ne relaye pas, est certainement plus proche de la coloration que souhaite donner Sass au processus d'*hyper-réflexivité*.

2. Le génie de Sass est certainement de s'être autorisé à fonder sa réflexion à propos de la schizophrénie tant sur la philosophie que sur l'activité artistique. À ce sujet se référer à son *Magnum opus* au titre explicite *Madness and Modernism : Insanity in the light of Modern Art, Literature, and Thought* (Sass, 1992).

3. L'on peut probablement comprendre, grâce à ce raisonnement, les tentatives – et parfois affirmations – de découvertes par ces «schizophrènes-inventeurs» de machines révolutionnaires à mouvement perpétuel, génératrices d'électricité ou étant censées rencontrer l'harmonie cosmique.





à *vide* et de façon *perpétuelle*), qui révèle la psychopathologie éthologique. Cette dernière permet de comprendre sous un jour nouveau le schizophrène mais, synchroniquement, elle est aussi créée par la rencontre avec celui-ci. Les retranchements dans lesquels nous pousse la schizophrénie ne doivent pas être vus comme des *impasses* mais surtout comme des moments de *dépassement*. Avec le schizophrène, il ne s'agit donc pas d'essayer de comprendre en quoi il est adapté – comme on peut le faire avec d'autres psychopathologies – mais plutôt d'observer comment il *tente* de s'adapter. Si la psychopathologie éthologique nous permettra d'approfondir la modélisation de la schizophrénie, c'est également cette dernière qui *crée* et justifie la psychopathologie éthologique. Cette nouvelle proposition disciplinaire, sans rejeter les explications évolutionnistes, réclame une méthode donnant le primat à l'*observation*. Celle-ci est portée sur le sujet s'exprimant « en situation » et concentre son attention sur la manière d'*être-au-monde* qui caractérise le sujet observé. Les façons d'interagir avec soi-même, avec autrui et selon les contraintes de l'environnement révèlent des modes de territorialisation et l'éventail infini des processus d'adaptation. C'est précisément cette subtile matière sur laquelle le schizophrène butte sans cesse – tel Sisyphe condamné à faire rouler éternellement son rocher – et, par là même, nous révèle cette spécificité incontournable de la nécessité existentielle de s'adapter, à côté de laquelle nous pourrions passer sans nous en rendre compte.

## Bibliographie

- ADRIAENS Pieter R., « Evolutionary psychiatry and the schizophrenia paradox: A critique », *Biology & Philosophy*, 22(4), 2007, p. 513-528.
- ADRIAENS Pieter R., « Debunking evolutionary psychiatry's schizophrenia paradox », *Medical hypotheses*, 70(6), 2008, p. 1215-1222.
- BERLIM Marcelo T., MATTEVI Betina S., BELMONTE-DE-ABREU Paulo et CROW Timothy J., « The etiology of schizophrenia and the origin of language: Overview of a theory », *Comprehensive psychiatry*, 44(1), 2003, p. 7-14.
- BLANKENBURG Wolfgang, *La perte de l'évidence naturelle*, Paris, PUF, 1971, 1991.
- BONFILS B., « Signe, territoire et psychose : Pour une éthologie du sens », *L'évolution psychiatrique*, 52(2), 1987, p. 441-451.
- BURNS Jonathan K., « Psychosis: A costly by-product of social brain evolution in Homo sapiens », *Progress in Neuro-Psychopharmacology and Biological Psychiatry*, 30(5), 2006, p. 797-814.



## ADAPTATION

- BURNS Jonathan K., *The descent of madness: evolutionary origins of psychosis and the social brain*, Hove, Routledge, 2007.
- BURNS Jonathan K., «Reconciling ‘the new epidemiology’ with an evolutionary genetic basis for schizophrenia», *Medical hypotheses*, 72(3), 2009, p. 353-358.
- BURNS Jonathan K., «From “evolved interpersonal relatedness” to “costly social alienation”: an evolutionary neurophilosophy of schizophrenia», dans ADRIAENS P.R. et DE BLOCK A., *Maladapting minds: Philosophy, psychiatry, and evolutionary theory*. Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 289-307.
- BURNS Jonathan, «Schizophrénie et cerveau social: Perspectives neurophilosophiques et évolutionnistes», dans ENGLEBERT, J. et FOLLET, V. (Éds), *Adaptation*, Paris, MJW Fédition, 2016.
- CROW Timothy J., «Schizophrenia as the price that Homo sapiens pays for language: A resolution of the central paradox in the origin of the species», *Brain Research Reviews*, 31(2), 2000, p. 118-129.
- CROW Timothy J., «The “big bang” theory of the origin of psychosis and the faculty of language», *Schizophrenia research*, 102(1), 2008, p. 31-52.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Qu’est-ce que la philosophie?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991.
- DEMARET Albert, *Éthologie et psychiatrie*, Bruxelles, Mardaga, 1979, 2014.
- ENGLEBERT Jérôme, *Psychopathologie de l’homme en situation*, Paris, Hermann, 2013.
- ENGLEBERT Jérôme, «Hyper-réflexivité et schizophrénie au test de Rorschach», dans ENGLEBERT J., *Test de Rorschach et perception: Perspectives cognitives et phénoménologiques*, Paris, Le Cercle Herméneutique, 2013b, p. 45-66.
- ENGLEBERT Jérôme et FOLLET Valérie, «Essai de psychopathologie éthologique», dans DEMARET, A., *Éthologie et psychiatrie*, Bruxelles, Mardaga, 2014, p. 165-231.
- GOULD Stephen Jay et LEWONTIN Richard C., «The spandrels of San Marco and the Panglossian paradigm: a critique of the adaptationist programme», *Proceedings of the Royal Society of London, Series B. Biological Sciences*, 205(1161), 1979, p. 581-598.
- IMMELMANN Klaus, *Dictionnaire de l’éthologie*, Bruxelles, Mardaga, 1990.
- MC GUIRE Michael et TROISI Alfonso, *Psichiatria darwiniana*, Roma, Giovanni Fioriti Editore, 1998, 2003.
- MINKOWSKI Eugène, *Traité de psychopathologie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1966, 1999.



DÉPASSER LE PARADOXE ÉVOLUTIONNISTE DE LA SCHIZOPHRÉNIE

- MINKOWSKI Eugène, *La schizophrénie*, Paris, Payot, 1927, 2002.
- MIRIC Dragoslav. *Évolution & troubles de personnalité*, Bruxelles, Mardaga, 2012.
- POLIMENI Joseph et REISS Jeffrey P., « Evolutionary perspectives on schizophrenia », *Canadian Journal of Psychiatry*, 48(1), 2003, p. 34-39.
- SASS Louis A., *Madness and Modernism : Insanity in the light of Modern Art, Literature, and Thought*, New York, Basic Books, 1992.
- SASS Louis A., « Self and the world in schizophrenia: Three classic approaches », *Philosophy, Psychiatry and Psychology*, 8(4), 2001, p. 251-270.
- SASS Louis A., « Self-disturbance and schizophrenia: Structure, specificity, pathogenesis. (Current issues, New directions) », *Schizophrenia Research*, 152(1), 2014, p. 5-11.
- SASS Louis A. et PARNAS Joseph, « Schizophrenia, Consciousness, and the Self », *Schizophrenia Bulletin*, 29(3), 2003, p. 427-444.
- STANGHELLINI Giovanni, *Psicopatologia del senso comune*, Milan, Cortina, 2006, 2008.
- STANGHELLINI Giovanni, BALLERINI Massimo, FUSAR POLI Paolo et CUTTING John, Abnormal Bodily Experiences May be a Marker of Early Schizophrenia?, *Current Pharmaceutical Design*, 18(4), 2012, p. 392-398.
- STEVENS Anthony et PRICE John, *Evolutionary psychiatry : A new beginning*, London, Routledge, 2001.
- VIEIRA Antonio B., « De la Noogenèse de la Catatonie : pour une esquisse d'anthropologie phénoménologique », *L'évolution psychiatrique*, 37, 1972, p. 675-692.
- VIEIRA Antonio B., « De l'évolution de la schizophrénie considérée comme conflit territorial », *Acta Psychiatrica Belgica*, 74, 1974, p. 57-79.
- VIEIRA Antonio B., « Éthologie et psychiatrie : Phylogénèse des comportements et structure des psychoses », *L'évolution psychiatrique*, 47, 1982, 1001-1017.
- VIEIRA Antonio B., « Pour un modèle éthologique des psychoses endogènes », *Acta Psychiatrica Belgica*, 91, 1991, 232-242.
- WORKMAN Lance et READER Will, *Evolutionary psychology: an introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.